

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie  
= Swiss journal of sociology

**Band:** 8 (1982)

**Heft:** 2

**Artikel:** Les femmes dans la recherche : contribution à la discussion sur "les femmes et la science"

**Autor:** Ballmer-Cao, Thanh-Huyen

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-814322>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 6. LES FEMMES DANS LA RECHERCHE : contribution à la discussion sur "les femmes et la science"

*Thanh-Huyen Ballmer-Cao*

Institut de sociologie de l'Université de Zurich,  
Zurich

Toute femme-chercheur connaît la situation paradoxale suivante : en choisissant l'exercice d'une profession scientifique, elle échappe en partie au destin traditionnel réservé aux femmes, mais se retrouve de nouveau dans un monde où les hommes prédominent. En effet, il est indéniable que la science par son passé, ses axiomes, son approche, constitue un monde essentiellement masculin. Le dilemme est cependant vécu très différemment par les femmes-chercheurs, qui peuvent par exemple le percevoir comme un succès personnel, une fatalité, ou comme une schizophrénie.

Néanmoins, il ne semble pas qu'un débat sur l'incompatibilité entre le fait d'être femme et d'exercer un métier scientifique soit enrichissant pour le féminisme. En condamnant l'idéologie masculine, la pratique sexiste qui règnent dans la science, plusieurs féministes la considèrent comme aliénante pour les femmes. L'engagement dans le monde scientifique aurait donc pour effet la masculinisation des femmes, c'est-à-dire la perte, ou du moins, l'appauvrissement des caractéristiques propres à leur nature. Or, voulant éviter que les femmes se transforment en hommes, certaines féministes sont amenées malgré elles à valoriser les différences entre les sexes, différences qu'elles réfutent au nom de l'égalité entre hommes et femmes. Il ne s'agit pas non plus de sous-estimer le dilemme des femmes travaillant dans la recherche. A mesure que les femmes commencent à prendre conscience de leur propre identité, et que le métier scientifique s'ouvre progressivement à ces premières, les questions que les femmes se posent ne cessent de gagner ce domaine institutionnalisé qu'est la science. Pour plusieurs des femmes-chercheurs, la distance subjective et/ou objective entre leur profession et leur identité reste constamment présente. Leur malaise peut paraître plus ou moins commun à toutes les femmes qui exercent une activité professionnelle. Sans parler des difficultés pour concilier travail et vie privée, les obstacles rencontrés par la partie féminine de la population active ne sont pas seulement d'ordre pratique (promotion professionnelle, cycle biologique), psychologique (préjugés, sexisme), mais aussi d'ordre idéologique (modèles de pensée quasi exclusivement masculins). Or, c'est ce dernier type de malaise qui semble jouer un rôle particulièrement important chez les femmes travaillant dans le domaine scientifique. Faire de la recherche, c'est censé d'innover. Et l'innovation ne vit que de nouveaux apports. En voulant imposer ses modèles de pensée, l'idéologie dominante prive la science d'une source d'innovation importante.

Donc, à notre avis, l'intérêt de la discussion ne résiderait pas dans celle de l'incompatibilité ou de la compatibilité entre les femmes et la science. La science

n'appartient précisément à personne et à aucun système. La question serait de réconcilier science et féminisme. Pouvoir y répondre d'une façon satisfaisante, c'est aussi montrer indirectement qu'ela science en soi n'est et ne doit être alinéante pour les femmes. En effet, il ne s'agit pas de faire de l'autocensure, et d'éviter les domaines d'activités où les hommes jusqu'ici prédominent, car en général, ce sont justement dans les domaines les plus vitaux pour notre société que l'influence masculine se fait le plus ressentir. La solution du refuge dans l'art et l'écriture diminuerait la chance aux femmes d'innover efficacement la société.

Se pose maintenant la question de savoir comment réconcilier science et féminisme. Au point de vue méthodologique, il ne semble pas qu'une réfutation à priori des approches et des méthodes jusqu'ici utilisées soit fructueuse. Pour pouvoir innover, il est très souvent utile de posséder à fond le savoir, les outils de travail traditionnels, afin de pouvoir les dépasser par la suite. L'invention ne vient pas du néant, mais résulte la plupart du temps du travail de synthèse, de combinaison. Plus avancé est le stade de la science, plus il serait indispensable de passer par le chemin de l'apprentissage du savoir acquis. En d'autres termes, la *compétence professionnelle* constitue à notre avis une déterminante pour le potentiel innovateur des femmes travaillant dans la recherche.

Néanmoins, dans la tentative de réconcilier la science avec le féminisme, la la compétence professionnelle ne se révèle qu'une condition nécessaire mais non suffisante. Une femme-chercheur qualifiée n'est pas nécessairement innovatrice au sens féministe du terme. Le problème serait encore de combiner *indentité* et compétence. Objectivement, les féministes radicaux n'ont pas tout à fait tort de déclarer l'incompatibilité entre la science et les femmes. La richesse féminine provient en très grande partie de notre situation sociale marginale. Etant à la fois membre de la communauté, mais exclue de la plupart de ses activités vitales, les femmes ont pu projeter sur la société un regard plus objectif et plus critique que les hommes. Leur intégration entraînerait en effet le danger de la perte des avantages accumulés grâce à leur rôle d'observatrices. Mais, par contre, vouloir conserver sa marginalité signifierait aussi accepter les inégalités, les discriminations. Une solution à cette situation contradictoire serait d'encourager parallèlement l'intégration et l'identité, c'est-à-dire de chercher à diminuer au maximum la contrainte au conformisme exercée sur les femmes.

Pour ces raisons, le développement simultané de la compétence et de l'identité pourrait apporter une solution au rapport entre les femmes et la science. Quant à la question des mesures collectives à prendre, l'idée provenant des Etats-Unis de créer des Centres de recherches féministes serait digne d'être étudiée. Les initiatives concernant des syndicats parallèles, des groupes de femmes, des "espaces" universitaires féminins, etc. sont certes à encourager, mais il s'agit là plutôt des formes d'organisation, et l'essentiel reste à notre avis l'élaboration des théories féministes. Ayant pour but le développement du féminisme en tant que concept scientifique, qu'outil de travail, ces centres constitueront un excellent moyen pour aider les femmes à sauvegarder leur identité dans la recherche. Il ne s'agit pas de créer par ce biais un nouveau ghetto à l'intention des femmes. Car,

même si l'un des buts ultimes de tels centres est de chercher à mobiliser les femmes elles-mêmes, il serait absurde d'interdire l'accès aux hommes. Au point de vue formel, les Centres de recherches féministes constitueraient des lieux de recherche, d'enseignement, d'échanges, de documentation, sur tout ce qui a trait aux femmes. Au point de vue scientifique, on pourrait parler d'une branche pionnière grâce à son orientation *pluri-disciplinaire*. D'une part, il serait indispensable d'apporter un complément à la spécialisation avec son caractère unidimensionnel, et d'essayer d'aborder le problème dans toute sa complexité. D'autre part, il serait dommage de limiter le féminisme aux sciences sociales où la présence féminine, même timide, se fait quand-même remarquer. Les sciences techniques et naturelles, malgré leur long passé, restent encore largement des chasses gardées masculines. Au point de vue politique, ces Centres de recherches pourraient constituer une solution dynamique à la question du parrainage étatique. Au lieu d'attendre passivement que le système prenne le problème à sa charge (quota féminin obligatoire dans des organes constitutionnels, multiplication des lois en faveur des femmes . . .), il y aurait avantage à chercher à mobiliser les intéressées elles-mêmes. Sans aucun doute, la diminution du risque de conformisme couru par les femmes grâce aux "privilèges" imposés par l'Etat ne saurait présenter une solution à long terme.

De toute évidence, seule l'existence des centres de recherches ou celle des lois-cadres de type "égalité des droits entre hommes et femmes" ne pourraient résoudre les problèmes posés par le rapport inégal entre les deux sexes. Il appartient toujours aux femmes elles-mêmes de faire vivre les institutions existantes. Pour le moment, et nous revenons à notre point de départ, le dilemme des femmes-chercheurs si frustrant qu'il soit, pourrait servir de moteur à certaines innovations sociales. Dans un certain sens, c'est un bon signe que les femmes refusent la conformité, et perçoivent encore le malaise comme tel. Car, l'important n'est-il pas seulement de résoudre, mais aussi d'abord de prendre conscience des contradictions ?

